

PAGES D'HISTOIRE

Le Siège de Saint-Antonin en 1212

(CROISADE DES ALBIGEOIS)

L'armée arriva devant les remparts le 20 mai, qui était un dimanche. Dès qu'elle eut planté ses tentes, les assiégés harcelèrent de loin le camp, à coups de flèches, puis effectuèrent quelques sorties, qui furent repoussées par des contre-attaques. Alors se produisit — toutes proportions gardées — la même chose qu'à Béziers : des gens que Pierre des Vaux-de-Cernay appelle « de pauvres pèlerins sans armes »,

se mirent à courir et à attaquer le bourg, sans informer ni consulter notre comte et les chevaliers de l'armée ; ils pressaient les ennemis avec une vigueur si grande, si incroyable, si inouïe, que, les remplissant d'effroi par une grêle incessante et serrée de pierres, ils enlevèrent en l'espace d'une heure trois barbicanes très fortes. O combat sans fer, ô glorieuse victoire...

On a pu identifier ces barbicanes grâce à un plan du XVIII^e siècle, époque où subsistaient encore les quatre portes de la ville : la porte de la Condamine, la porte du Pré du Roi, celle des Carmes, et celle des Cordeliers, ou Porte Rodanèze. Ce sont ces trois dernières qui, les barbicanes prises, se trouvaient directement menacées par les assaillants — dont il est difficile de croire qu'il s'agissait simplement de pauvres hères réduits à lancer des cailloux : il est vraisemblable que, comme à Béziers, il y eut une ruée, désordonnée mais fort efficace, des routiers de l'armée croisée, ceux-là même sans doute que commandait Martin d'Olite.

Toujours est-il que, devant le succès de cet assaut, les habitants ne songèrent plus qu'à fuir. Ils ne pouvaient le faire que par le côté opposé à celui de l'attaque, précise le chroniqueur, c'est-à-dire par la porte de la Condamine et la poterne des Estaffets, qui donnaient toutes deux sur de petits ponts enjambant la Bonnette. Mais la panique fut telle que nombre de fuyards se jetèrent à l'eau, pour gagner à la nage l'autre rive de l'Aveyron, et mettre la rivière entre eux et les croisés. Mais ceux-ci passèrent à leur tour l'Aveyron, et massacrèrent tous ceux qu'ils purent capturer. D'autres périrent noyés.

L'attaque cessa à la tombée du jour. Vers minuit, Adémar Jourdain fit dire à Montfort qu'il était prêt à rendre la ville, pourvu qu'on le laissât partir en toute liberté. Montfort refusa. Adémar envoya alors un second messenger, pour dire qu'il se rendait à merci, sans conditions.

Le lendemain à l'aube, Montfort fit arrêter Adémar et Pons, tandis que les habitants qui n'avaient pu fuir étaient conduits hors de la ville et tenus sous bonne garde. Certains d'entre eux n'avaient trouvé pour refuge que l'église : ils n'y furent pas à l'abri des vexations — pas plus que les clercs d'ailleurs : routiers et ribauds leur prirent tous leurs biens, allant jusqu'à les dépouiller sur place de leurs vêtements. Montfort tint conseil pour statuer sur le sort des captifs. L'idée de les massacrer fut émise, mais le chef croisé « adopta un avis plus favorable » : c'étaient des cultivateurs « endurcis au travail », et si on les tuait la ville deviendrait déserte. Alors, peu soucieux de voir dépérir une terre qu'il avait déjà donnée à Baudoin de Toulouse, Montfort renvoya les habitants chez eux.

Quant à Adémar Jourdain et à ses compagnons chevaliers, ils furent emmenés, et jetés dans la prison de la cité de Carcassonne où ils partagèrent peut-être jusqu'à la mort le sort du vieux Raymond de Termes.

Michel Roquebert.

(Extrait de « L'épopée Cathare ».

Privat - Editeur - Toulouse)